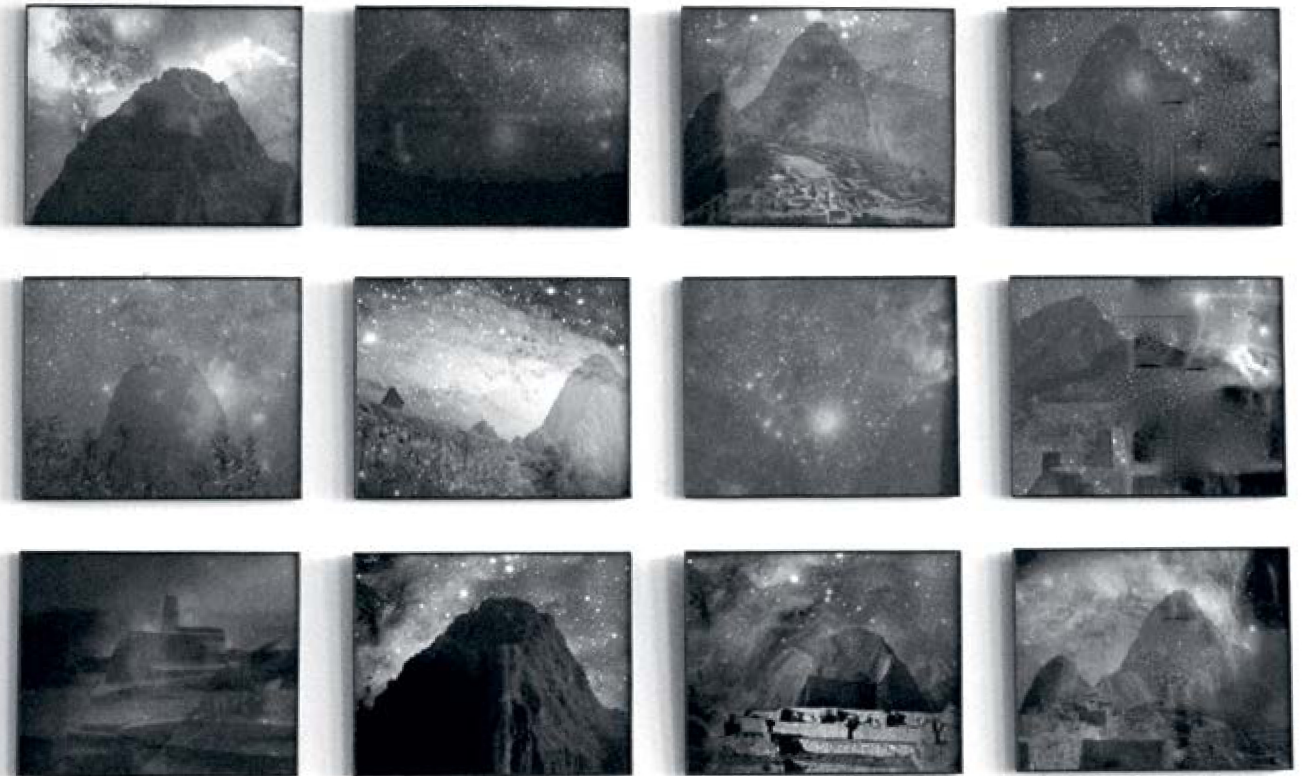




1 — *Codex Series: Quirigua, Guatemala*, 1980-81, panneau de mousseline, tirages chromogènes, terre provenant du site /muslin-mounted rag board, C-Type photographs, earth from site

2 — *Stars Over Rio Urubamba*, 1981, photographies imprimées au jet d'encre en 2014 /archival inkjet photographs printed in 2014



2.

Née et élevée en Californie du Sud, Michelle Stuart s'est très tôt inspirée l'art et de l'archéologie du Mexique, où elle s'est rendue pour la première fois au début des années 1950. Figure de proue du mouvement du *Land Art* pendant les années 1960, elle est l'auteure d'un corpus d'œuvres à multiples facettes composé de volumineuses pièces et d'installations en terre. Si la photographie est récemment devenue son principal support, son sujet de prédilection reste le territoire. Michelle Stuart vit et exerce entre New York et Carpinteria (Californie).

**TLmag:** Vous avez dès le début de vos études développé un intérêt pour l'archéologie et les artefacts mayas et précolombiens. Qu'est-ce qui a éveillé cet intérêt et quelle a été l'influence de votre premier voyage au Mexique pendant les années 1950 sur l'orientation de votre travail artistique et sur vous-même ?

**Michelle Stuart:** J'ai commencé à m'intéresser à l'art précolombien au lycée, en consultant des ouvrages puis en visitant la *Stendahl Gallery*, située sur les collines d'Hollywood, qui exposait de l'art américain contemporain et primitif. L'art précolombien m'a semblé mystérieux et différent de tout ce que

j'avais pu voir jusque-là ; il m'a donné envie de découvrir les lieux d'où avaient surgi ces sculptures. Il me passionnait tellement que j'ai demandé à ma mère de m'offrir de petites figures tarasques pour mon anniversaire. Après le lycée, j'ai immédiatement persuadé des amis de prendre la route pour aller visiter Teotihuacan, l'immense complexe archéologique situé à 50 km au nord-est de la capitale mexicaine. J'y ai pris conscience du degré de sophistication de ces cultures et j'ai pu constater de mes propres yeux la majesté des pyramides du Soleil et de la Lune. Ça a été une révélation. Je suis retournée environ deux ans plus tard vivre au Mexique dans l'intention de me rendre sur d'autres sites archéologiques, mais j'ai été engagée pour travailler sur une fresque murale avec Diego Rivera. De nombreuses années se sont écoulées avant que je puisse me rendre sur les sites de Palenque, de Bonampak, de Chicken Itza, du somptueux Tikal au Guatemala et bien sûr de Copán au Honduras.

**TLmag:** Comment votre lien au territoire s'exprime-t-il dans votre travail ? Pourriez-vous nous parler de vos « frottages » (*Earth Rubbings*, 1960-1970) et de leur processus de création ?

**M.S.:** Tout a commencé pendant mon enfance en Californie du Sud. Nous allions sillonner les routes de l'État avec mon père, qui aimait particulièrement s'attarder dans le désert. Un peu plus tard, dans les années 1960, je me suis mise à prendre des notes personnelles dans un carnet pour mieux cerner mes principaux centres d'intérêt. Je m'y interrogeais sur mes premières sources d'inspiration, dont beaucoup provenaient de ces voyages de jeunesse à travers le territoire, d'espaces naturels qui avaient éveillé mon sens de l'esthétique et d'autres lieux rêvés aux noms exotiques, comme Tombouctou ou Mandalay.

L'histoire de mes *Earth Rubbings* est compliquée et passe par deux étapes. En travaillant dans la cartographie au début de ma carrière, j'ai développé un profond intérêt pour les photographies de la lune prises par la NASA. J'avais étudié la photographie et travaillé sur des clichés aériens pendant les années 1960. Après avoir réalisé de nombreux croquis de la lune, je me suis demandé à quoi ressembleraient des dessins de la surface de la Terre. Une idée m'est alors venue à l'esprit : le « frottage » (*rubbing*) de papiers posés sur la surface de la Terre ferait apparaître le passage du Temps, puisque celle-ci se déplace à mesure



3.

que le Temps passe, contrairement à la surface de la lune. En regardant le dessin d'une vaste portion de terre que je venais de réaliser, j'ai eu le sentiment qu'il revêtait une dimension temporelle, à la fois présente et passée... Mon dessin avait en réalité absorbé le Temps, devenant ainsi intemporel. Le frottage répété du graphite évoquait d'ailleurs la mesure du temps, à la façon du tic-tac d'une horloge.

**TLmag:** Bien qu'il soit contemporain, votre travail semble incarner une certaine intemporalité et révéler l'existence d'un lien inhérent entre le passé et le présent, l'antique et le contemporain. Quelle importance accordez-vous à l'étude des civilisations anciennes? Comment influencent-elles votre travail?

**M.S.:** Les premiers habitants de la Terre s'orientaient au moyen de nombreux repères temporels, en traçant par exemple les lignes de Nacza au Pérou, en se servant de pierres pour mesurer le temps ou en utilisant d'autres notations de la périodicité qui leur permettaient de déterminer quand procéder aux semailles ou fêter les changements de saison. Leurs rituels obéissaient aux équinoxes, aux éclipses et à d'autres phénomènes célestes qui leur semblaient mystérieux. Enfant, je partageais sans en avoir conscience la même vision du temps. J'ai mis des années avant d'arriver à lire l'heure, car je refusais les explications de ma mère. J'ai ensuite développé une telle obsession pour la ponctualité, la

mienne et celle des autres, que j'ai commencé une collection de montres.

**TLmag:** Vous collectionnez des objets, des images et des artefacts. Que signifie cette activité dans votre vie quotidienne, domestique, artistique et professionnelle? Votre exposition de 2016 au Musée d'art du Bronx, Theatre of Memory, abordait-elle également ce sujet?

**M.S.:** Ma « passion » pour les collections est apparue pendant ma jeunesse. Tesson de céramique ramassés sur la plage, carnets de photos de chiens, reproductions d'œuvres d'art, clichés de lieux... Je me suis mise à collectionner toutes sortes d'objets avec lesquels je ressentais une connexion personnelle. Je les utilise parfois dans mes œuvres, mais ils me servent la plupart du temps à fixer un souvenir. Chacun d'entre eux me rappelle quelque chose: un endroit, une occurrence, une personne, une expérience. Carnet de notes de ma vie, ces collections de « choses » remplissent une fonction que beaucoup associent à un journal intime. Après avoir perdu un animal de compagnie, comme un hibou ou un lézard à cornes, je l'ai parfois mis au congélateur pour ensuite l'intégrer à une œuvre d'art. J'ai aussi utilisé les cendres de mon chien dans une sculpture. On refuse de perdre les objets chers à notre cœur; le passé doit perdurer dans le présent et l'avenir. Dans *Theatre of Memory*, j'ai adopté une vision pliable du Temps, comme s'il s'agissait

d'un éventail. On peut d'ailleurs y voir l'éventail noir de ma grand-tante Hulda, ainsi qu'une horloge, une bougie et une machine à écrire. L'éventail pliable du Temps et de l'espace: tante Hulda vécut toute sa vie d'adulte à Barcelone, mariée à un Catalan. L'horloge et le bougeoir surmonté d'une bougie sont bien sûr des *memento mori*, tandis que l'éventail appartient à une veuve et la machine à écrire raconte l'histoire depuis son point de départ, en Suisse, où elle n'a peut-être pas commencé, mais d'où on peut en prédire la fin. Je n'avais encore jamais réfléchi à la « véritable » relation qui unit ces objets rassemblés au hasard.

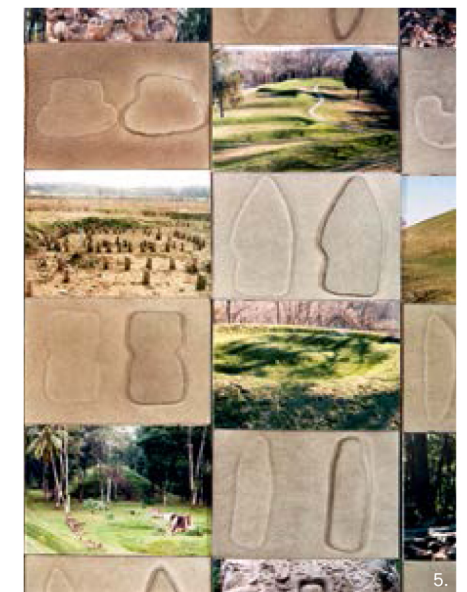
**TLmag:** Vous avez été invitée dans différentes expositions depuis le début de l'année, dont une exposition solo organisée à la galerie londonienne Alison Jacques. Préparez-vous un projet qui vous enthousiasme particulièrement?

**M.S.:** Oui, une exposition inaugurale avec la Galerie Lelong, à New York, pour laquelle je travaille actuellement sur un vaste projet. ♦

[www.michellestuartstudio.com](http://www.michellestuartstudio.com)  
@dadadog.stuart



4.



5.

3 — *Earth Memory: Seekers*, 2011, photographies d'archives, impressions au jet d'encre /archival inkjet photographs  
4 — *Stone Alignments/Solstice Cairns*, 1979, 3200 blocs de différentes tailles /3200 boulders, varying sizes, Hood River, Oregon  
5 — *Detail of Stone Tool Morphology*, 1977-79, outils en pierre, terre, chiffon en mousseline, papier, chiffon, lin belge, photographies en couleur /stone tool units, earth, muslin-mounted rag paper, rag board, Belgian linen, colour photographs  
6 — *The Mysteries*, 2011, photographies d'archives, impressions au jet d'encre /archival inkjet photographs



6.

■ Born and raised in southern California, Michelle Stuart was inspired early on by Mexican art and archæology, making her first trip there in the early 1950s. She was a leader in the land art movement of the 1960s, and has created a multifaceted body of work including large-scale earth works and installations. More recently her medium has turned primarily to photography, yet the subject remains the land. Michelle Stuart lives and works between New York City and Carpinteria, California.

**TLmag:** You developed an early interest in Mayan and Pre-Columbian archæology and artefacts as a young student. What do you think it was that captured your interest—how did your first trip down to Mexico in the mid 1950s change you and the direction of your artwork?

**Michelle Stuart:** I developed my interest in Pre-Columbian art while I was in high school, first through books and after through visiting a gallery, Stendahl Gallery,

in the Hollywood Hills. Stendahl handled contemporary and early American art. I found Pre-Columbian art mysterious and unique from anything that I had experienced. It made me dream of seeing the places that those pieces of sculpture came from. I became so engaged that I asked my mother to give me small Tarascan figures for my birthday. Immediately upon graduating high school I persuaded friends to drive to Mexico City to visit Teotihuacan the large Pre-Hispanic archæological complex that lay 50 km north-east of the Distrito Federal...It was a revelation to realize how sophisticated those cultures were and how majestic the Pyramids of the Sun and the Moon were in situ. I returned again about two years later to live with the intention of traveling to other archæological sites, but got a job working on a mural with Diego Rivera. Many years passed before I was able to visit Palenque, Bonampak, Chicken Itza and the exquisite Tikal in Guatemala and of course Copan in Honduras.

**TLmag:** Would you talk about your connection with the land in relation to your work and please tell us about the *Earth Rubbings* you made in the 1960s-1970s—how did these develop?

**MS:** It started where I grew up in Southern California. My father took us driving all over the state, with an emphasis on the desert. Years later in the 1960s, I did a notebook just for myself to discover what my real basic interests were. I asked myself questions about my early inspirations, many of them came from those early trips through the land. Places in nature that appealed to my aesthetic sense and places where I would dream of other places with exotic names like Timbuktu and Mandalay.

As far as the earth rubbings, it's complicated and two-fold. Because of my early work as a cartographic draftsman I got very interested in NASA photographs of the moon. I had been working with aerial photography and studied photography in



7 — *Letter to Time*, 2016, photographie d'archive imprimée au jet d'encre /archival inkjet photograph

8 — *Petroglyph*, Three Rivers, New Mexico, 1978, imprimé et encadré en 2010 /framed and printed in 2010

the 1960s. After doing many drawings of the moon I started wondering what it would be like to draw the surface of the earth and came up with the rubbing it instead. If I rubbed on the paper while it was laying on the earths' surface the changes in Time would appear because unlike the moon the earths surface is generally mobile and Time transient. Once I had drawn a large swath of earth I felt it was relevant in Time terms, both now and in the past.... in fact, it absorbed Time and was timeless. The repeated rubbing of the graphite over and over had elements of the measure of Time as well, like the tic tick of a clock.

**TLmag:** Even as it is contemporary, your work seems to embody a sense of timelessness., revealing an inherent connection between the past and present, the ancient and contemporary. Would you talk about the importance for you of looking back to ancient civilizations and how that informs your work?

**MS:** The early people who lived here on earth were extremely Time oriented, the builders of the Nazca Lines in Peru and the many people who measured Time with stone and rock determined the time to plant and to celebrate seasons by marking seriality in different ways. Some had rituals determined by the equinox and eclipses and other celestial phenomena that appeared mysterious to them. As a child I felt in tune with them. I didn't realize it. When my mother tried to teach me how to tell time I rebelled and wouldn't learn. It took me years and then I became

obsessed with being on time and with others being on time to the degree of collecting watches.

**TLmag:** You are a collector—of objects, images, artefacts; What does collecting mean to you in your daily life and home, as well as as an artist and in your work? Your 2016 exhibition at the Bronx Museum of Art, Theatre of Memory—touched on this theme as well?

**MS:** Yes, the collecting "passion" started when I was young. I started collecting ceramic shards from the beach, it was followed by scrapbooks of dogs, then pictures of art and then places, on & on...Almost anything that I have a personal feeling about. Sometimes it is used in an artwork, most of the time it's just to capture a memory. Each piece that I have has a memory attached...a memory of a place, an occurrence, a person, an experience. Those "things" are a notebook of my life, much as a diary would be for many people. Sometimes when a pet has died I have put the pet in the freezer and later used the Owl or the Horned Lizard in an artwork. I have used my dog's ashes in a sculpture as well. One doesn't want to lose items that are precious, past time must be carried into the present and future. In Theatre of Memory I thought of Time as collapsible like a fan. There is a photograph of my great aunt Hulda's black fan, also in the image there is a clock, a candle, and a typewriter. The fan-collapsible Time and place: Aunt Hulda lived her whole adult life in Barcelona married to a Catalan. Of course the clock and the candlestick with

candle are *memento mori*, the fan is a widows' fan and the typewriter tells the story from the beginning in Switzerland which may or may not be the beginning but it may foretell the end. I gathered these items by chance and didn't think of the "real" relationship until now.

**TLmag:** You have been in a host of exhibitions so far this year, including a recent solo show at Alison Jacques, in London. Is there an upcoming project you are looking forward to?

**MS:** Yes, I will have an inaugural exhibition with Galerie Lelong in New York. I'm working on a large project for that show now. ✧

[www.michellestuartstudio.com](http://www.michellestuartstudio.com)  
@dadadog.stuart

